

Compte rendu

Ouvrage recensé :

François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832, 1833*;
texte établi, annoté et présenté par Paul Wyczynski, Éditions de l'Université d'Ottawa, Coll.
Présence, 1968, 375 p.

par Pierre Savard

Études littéraires, vol. 2, n° 1, 1969, p. 118-120.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500066ar>

DOI: 10.7202/500066ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

godness. Je maintiens que *goodness*, *goddess* est parfaitement clair et acceptable en anglais. Pour Baudelaire, Maria Clemm était, comme M^{me} Sabatier, un *Ange plein de bonté*.

On relève peu de fautes typographiques dans les notes de M. Ruff, plus heureux à cet égard que Baudelaire. Le vers de Gray, qui est cité à la page 51, est fautif : il faut lire « Full many a gem . . . » Le sous-titre du livre de Mrs. Crowe (p. 398) est *Ghosts and Ghosts Seers*. À la page 719, le nom de *Walmisley* est imprimé *Walminsley*.

Le lecteur qui n'est pas au courant des recherches de M. Ruff sur les origines familiales de Baudelaire sera étonné, sans doute, par la note au bas de la page 680, où le poète est qualifié de « fils d'une prêtresse. » Qu'est-ce que la pauvre Caroline aurait pensé de cela ?

M. Ruff a eu l'heureuse idée de nous offrir un florilège de citations célèbres tirées de l'œuvre de Baudelaire. Un tel choix étant forcément assez personnel, chacun est libre d'y ajouter ses vers favoris ; je propose, pour ma part, « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent » (*Correspondances*) et, au nom de T. S. Eliot (voir *The Waste Land*), « Fourmillante cité, cité pleine de rêves » (*Le Cygne*).

J'ai peur que la place démesurée accordée dans ce compte rendu à la critique de détail ne donne une idée trompeuse de cet excellent ouvrage. Je tiens à terminer ces remarques sur un autre ton, en félicitant M. Ruff de son édition, qui sera appréciée par tous les lettrés et surtout par tous ceux qui s'intéressent sérieusement à Baudelaire.

W. T. BANDY

Vanderbilt University

□ □ □

François-Xavier GARNEAU, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832, 1833*; texte établi, annoté et présenté par Paul WYCZYNSKI, Éditions de l'Université d'Ottawa, Coll. *Présence*, 1968, 375 p.

François-Xavier Garneau (1809-1867) est surtout connu pour son *Histoire du Canada* qui lui valut le titre d'« historien national » des Canadiens français. Son ouvrage, qui vint dans les années 1840 étayer le sentiment national des Canadiens, a connu un succès durable. Reprenant l'idée de la lutte des races chez Thierry, il l'appliqua avec bonheur à l'histoire canadienne. De nos jours encore, on relit Garneau et les schèmes de son histoire se retrouvent dans la plupart des synthèses.

On connaît moins Garneau poète et Garneau voyageur. Grand liseur d'auteurs français et étrangers, Garneau a publié ses vers dans divers journaux et périodiques. M. Wyczynski travaille depuis plusieurs années à une étude de cette production, qui nous instruira autant sur l'auteur Garneau que sur l'évolution du genre dans son pays, au XIX^e siècle. Garneau voyageur était connu par un petit livre répandu dans les bibliothèques scolaires et paroissiales et intitulé *Voyages*. Il s'agit d'un abrégé préparé, vers 1870, par l'abbé Henri-Raymond Casgrain du *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*. Près d'un quart de siècle après son voyage, Garneau avait donné au *Journal de Québec*, du 18 novembre au 29 mai 1855, un récit sous forme d'articles. En 1835, il publiait le tout, chez Augustin Côté à Québec, en un volume de 252 pages. À peine l'ouvrage était-il sorti des presses que l'auteur le faisait retirer de la circulation : on lui avait fait observer que des remarques trop personnelles pouvaient blesser ses contemporains. Le bibliophile

canadien Philéas Gagnon, à la fin du XIX^e siècle, établissait à moins d'une dizaine les exemplaires qui avaient échappé au pilon. C'est l'édition intégrale de 1855, avec les variantes du *Journal de Québec*, que M. Wyczynski nous donne ici. Il n'est nullement besoin de signaler l'intérêt du texte, tant à cause de la place importante de Garneau — l'un des trois ou quatre noms méritant d'être sauvés de l'oubli qui semble envelopper de plus en plus nos commencements littéraires du XIX^e siècle — qu'au fait que l'on ne dispose, pour la période qui va de 1760 à 1855, que de trois récits de voyageurs canadiens-français en Europe qui aient fait l'objet d'un volume imprimé (cf. John Hare, *les Canadiens français aux quatre coins du monde*, Québec, 1964).

Le récit de Garneau n'apporte guère de révélations sur les pays visités. L'auteur démarque généralement les guides et il analyse longuement des passages de ses historiens préférés. Cette pratique s'explique en un temps où l'on voyage beaucoup moins qu'aujourd'hui et où les livres sont moins accessibles : bien des esprits doivent se contenter de voyager dans le temps et dans l'espace... dans leur fauteuil. Garneau nous avoue d'ailleurs qu'à l'époque, il avait pris fort peu de notes, d'où le caractère bien composé de son texte. Ainsi nous décrit-il les salons parisiens des années 1830 à l'aide d'un texte de Villemain paru en 1854! (p. 216). Le futur historien du Canada se révèle surtout curieux des systèmes de gouvernement et des institutions culturelles. Ouvert à tous les horizons, il esquisse de temps en temps des comparaisons intéressantes entre le Nouveau et l'Ancien Monde, soit les États-Unis et la France ou l'Angleterre. L'importance de l'armée et des militaires dans la vie française le frappe quand il compare à l'Angleterre ou aux États-Unis. Il est étonné de l'enthousiasme des

Parisiens pour un drame napoléonien qui atteste la montée de la légende. Sur la Pologne martyre, il a de belles pages émues. Garneau a connu des Polonais en exil à Londres et le patriote canadien-français s'est vite retrouvé dans leurs aspirations nationales. Ici et là, il laisse tomber une remarque désabusée sur les temps où il rédige son récit : par exemple, sur l'embourgeoisement de plusieurs patriotes de 1837-38, qui, en 1855, sont devenus gens en place.

M. Wyczynski a fait un travail de présentation en tous points remarquables. Avec une patience bénédictine, il a préparé plus de cinquante pages de notes qui explicitent des noms de personnes, de lieux et d'événements des Deux Mondes mentionnés dans le *Journal*. Sa bibliographie de Garneau est la plus complète que nous ayons à ce jour. La riche biographie qu'il a préparée corrige celles de Chauveau et de Casgrain dont certaines erreurs ont traîné pendant cent ans dans les manuels. Enfin, l'éditeur, dans une introduction fouillée d'une quarantaine de pages, retrace la genèse du voyage, décrit l'architecture du récit, s'attarde sur l'art de la description et du portrait et caractérise le style de Garneau. C'est ici qu'il nous présente l'auteur du *Journal* doué d'une sensibilité romantique et d'un esprit du XVIII^e siècle. On aurait pu souhaiter quelques lignes sur la pensée de Garneau et sur la fonction et la fortune du genre littéraire qu'est le récit de voyage, au milieu du XIX^e siècle. Il faut déplorer qu'un ouvrage aussi essentiel à la connaissance du XIX^e siècle canadien-français soit dépourvu d'un index des noms propres.

Ce défaut mis à part, l'édition annotée et critique du *Voyage* de Garneau constitue un modèle du genre. Nous ne pouvons que souhaiter voir les principaux

ouvrages canadiens faire l'objet de travaux aussi soignés et utiles.

Pierre SAVARD

Université Laval

□ □ □

Pierre SAVARD, **Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis (1851-1905)**, Québec, les Presses de l'Université Laval, Collection « les Cahiers de l'Institut d'histoire », 1967, 499 p.

La thèse de M. Pierre Savard, consacrée aux idées de Jules Tardivel sur la France et les États-Unis, est un chapitre de l'histoire des idées au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. Dans une certaine mesure, elle relève aussi de ce qu'on appelle depuis quelque temps « l'imagologie », c'est-à-dire de l'étude des images que chaque pays projette sur les autres. Et à ce propos, il est intéressant de noter avec M. Savard que cet aspect des études historiques avait été entrevu par Fustel de Coulanges lorsqu'il faisait observer que la façon dont les faits sont compris est parfois plus importante que les faits eux-mêmes.

Le titre de l'ouvrage semble annoncer une biographie, et c'est bien d'une biographie intellectuelle qu'il s'agit, mais l'homme dont on nous relate les combats a été choisi pour sa qualité de témoin représentatif de son temps et de son pays. Son activité intellectuelle est en effet intimement liée à la situation du Canada français entre 1872 et 1905. Cette situation, Tardivel l'a vue d'une façon constante par rapport aux États-Unis et à la France, chacun de ces pays étant tour à tour, suivant les individus et suivant les moments, un pôle d'attraction ou de répulsion. Dans le cas de Tardivel on peut dire que l'évolution politique et religieuse de

ces deux pays l'a incité au repliement, le Canada ne pouvant, d'après lui, s'inspirer ni de l'exemple américain, ni de l'exemple français.

Les circonstances sont pour beaucoup dans la façon dont Tardivel s'est fait l'interprète de la France et des États-Unis auprès de la classe moyenne canadienne-française. Né aux États-Unis, il quitte son pays à l'âge de 17 ans pour faire ses études classiques au séminaire de Saint-Hyacinthe. À ce moment-là, il ne parle pas un mot de français. À sa sortie du séminaire, quatre ans plus tard, il retourne dans son pays natal mais, très vite, il décide de revenir au Canada où il se fixe définitivement. C'est alors qu'il devient journaliste et il le restera jusqu'à sa mort. Il accède à cette profession à une époque où la presse d'opinion n'est pas encore étouffée par la grande presse d'information et où un homme peut encore être propriétaire d'un journal, le diriger et y défendre ses idées. L'étude de M. Savard évoque les servitudes et les grandeurs de ce journalisme familial et artisanal : si Tardivel a dû s'astreindre à diverses besognes matérielles pour imprimer son hebdomadaire, il a aussi bénéficié d'une indépendance qui lui a permis de ne jamais s'inféoder à un parti. Américain anglophone, devenu Canadien francophone et porté tout naturellement par sa culture française et par ses idées religieuses à suivre l'actualité politique et sociale de la Troisième République, possédant en outre une tribune bien à lui, il était bien placé pour tenir ce rôle d'observateur de deux pays qu'il s'était assigné. Peu de vies professionnelles ont connu une telle unité de cadre et d'inspiration.

Dans un discours prononcé à la Chambre française, le comte Albert de Mun définit la Contre-Révolution comme une doctrine « qui fait reposer la société sur la loi